

Antonin Moeri

Tam-tam
d'Éden

nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES PAR



Etat de Vaud

• L a u s a n n e •

AINSI QUE D'UN SUBSIDE DE PUBLICATION
ACCORDÉ PAR PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE.
L'ÉDITEUR L'EN REMERCIE

prohelvetia

« TAM-TAM D'ÉDEN »,
DEUX CENT SOIXANTE-DOUZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
D'HUGUETTE PFANDER, DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF
ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
DESSINS DE COUVERTURE : ÉRIC MOINAT
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-273-7

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2010 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

1. LA BANDE DES QUATRE

QUAND quelqu'un s'aventurait près de la petite maison construite sur le flanc d'une colline, un énorme chien se mettait à aboyer. Une bête qui faisait peur, longues pattes, tête carrée, puissantes mâchoires, gueule démesurée d'où coulait un filet de bave. John avançait d'un pas rapide, un sac en plastique à la main. Il avait hâte de retrouver ses amis. Il venait de passer son bac. Il avait dû réviser les maths tout l'été, ayant échoué à la session de juin. Son père avait exigé qu'il obtienne ce diplôme, sans quoi il aurait menacé de ficher le garenement à la porte. Mais depuis qu'il avait obtenu ce diplôme, John faisait la noce. Il buvait de l'alcool, rentrait à des heures impossibles, se considérant comme un grand. Allez vous faire voir ! semblaient dire ses yeux brillants.

L'énorme chien connaissait John qui venait souvent rendre visite à celle qui habitait dans la petite maison blanche. Cette femme avait dix ans de plus

que John. Elle avait vécu au Cambodge, à Los Angeles et en Israël, dans un kibboutz. Pétula était une fille superbe, longs cheveux blonds, yeux bleus, taille de mannequin. Quand elle marchait dans les ruelles de la petite ville où John habitait avec ses parents, quand elle traversait la rue tenant en laisse son énorme cabot baveux, on avait l'impression de voir une star de cinéma. Les ouvriers qui travaillaient sur la voie publique se retournaient sur son passage, poussant des soupirs d'admiration. Les gens racontaient qu'elle avait beaucoup voyagé, qu'elle avait eu un amant très riche mais que, pour l'heure, elle était libre. Ce qui n'avait pas échappé à John. Il connaissait le frère de la star. Ce frère lui avait dit qu'elle préférait, après son aventure avec le nabab, séduire les puceaux, ou presque puceaux, les débutants, quoi ! Leur apprendre les gestes de l'amour, les initier aux délices de la transgression. Les choses s'étaient arrangées comme prévu. John devint son amant, ou l'un d'eux.

Même s'il connaissait John, l'énorme chien se mettait à aboyer dès qu'il entendait son pas. Au début, John avait eu peur de l'animal. Maintenant, il s'est habitué. Il grimpe l'escalier et heurte à la vitre de la porte. Pétula vient lui ouvrir. John avait acheté des chips, des cacahouètes et des amuse-gueule japonais. Il pose le sac en plastique sur la table.

— Vous avez déjà commencé ? demanda-t-il en voyant Richard et Freddy vautrés dans des fauteuils en cuir élimé.

— On s'en est fumé un p'tit en t'attendant.

— Salut, dit Richard, un gros garçon au regard rusé, d'une extrême gentillesse avec tout le monde.

Il venait d'obtenir son permis poids lourds. Il rêvait de créer une entreprise de déménagement. Son père, restaurateur, l'avait encouragé dans cette voie. C'est comme les pompes funèbres ou les car-releurs, on en a toujours besoin. Quoi qu'il arrive, t'auras du boulot dans ce secteur, c'est moi qui te le dis ! Mais, pour le moment, Richard se tâtait, il ne savait comment s'y prendre. Il demandait des conseils à droite et à gauche.

— Voyons ce qu'il y a là-dedans, dit Pétula en éclatant de rire, John a toujours de bonnes idées. Wouaouh ! Super ! Des chips au paprika, je vais tout de suite ouvrir le sachet. T'en veux, Freddy ?

— Quoi ?

— Tu veux des chips au paprika ?

— Au paprikaaaa ?

— Ben oui, au paprika !

— Ha ! ha ! ha ! Arrête, Pétula, avec ton paprikaaaa. J'aime pas les chips.

Freddy travaillait dans une banque où il gagnait bien sa vie. Son père vivait dans un appartement insalubre alors qu'il avait été avocat à la cour du roi de Belgique. Un type cultivé, ce papa qui lisait Montaigne et Saint-Simon. Tous les discours qu'il avait prononcés lors des audiences pour défendre le droit de telle ou telle partie, toutes ces plaidoiries n'étaient qu'un vague souvenir brumeux depuis qu'il s'était mis à boire du whisky en quantités de plus en plus grandes. Il lui arrivait de dormir sur un matelas avec son fils, Freddy,

dans le misérable appartement que lui louait M^{me} Goulinet, une veuve propriétaire de plusieurs immeubles dans la petite ville où John habitait.

Pétula avait ouvert le sachet de chips en déchirant le bord avec les dents. Elle mit plusieurs chips dans sa bouche aux lèvres peintes.

— Drôlement bonnes, John ! Tu les as trouvées où ?

— Au centre commercial.

— Lequel ?

— À côté de la gare.

— Dis donc, John, tu l'as enfin obtenu, ton bac ! C'est ce qu'on m'a raconté. Ton père doit être content ! dit Freddy en se frottant les mains.

— Ouais, c'est fait ! Ouf ! J'en pouvais plus.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda Pétula.

Elle avait enfilé, ce jour-là, une blouse en soie mauve qui mettait en valeur ses petits seins de star. On distinguait nettement les mamelons qu'elle avait particulièrement gros, ce qui excitait la convoitise des hommes comme celle des dames. Oui, Pétula était une femme libérée. Aucun sujet n'était tabou pour elle. Elle obéissait au moindre de ses désirs, ne s'interdisait rien. Elle avait aimé la fille d'un boulanger, une demoiselle sans chichi qui vous regardait au fond des yeux quand elle vous adressait la parole et qui s'étendait deux fois par semaine chez une psy.

— On s'est fait des pastis au sirop d'orgeat, ça te dit ?

— Pas tout de suite, je vais commencer avec une bière.

— Bingo! Richard a amené des bières tchèques.

— D'ac, mais pas trop froide.

— T'as pas l'air en forme! murmura Freddy.

— Si, si! Mais je commence doucement.

— Doucement, tu fais ta chochette? T'as peur qu'on te prenne ta place?

— Pourquoi tu dis ça? dit John en lui lançant un regard courroucé. Tu ne vas pas gâcher la soirée!

— Mais je plaisante. Ne sois pas susceptible! On est là pour faire la fête!

Pétula quitta le salon et revint avec une boîte en fer-blanc joliment décorée: trois vachettes étendues dans une herbe grasse avec, dans le fond, une ferme et des montagnes orangées. Elle sortit l'attirail pour rouler des joints.

— Richard en a amené du très bon.

Elle se mit au travail, très concentrée. John avait pris place sur le canapé de style ancien. Il avait étendu ses jambes et croisé les doigts derrière la tête. On aurait dit un jeune cadre surmené, qui a appris à maîtriser son apparence, qui sait comment se détendre après une journée de labeur.

— Tiens, lui dit Pétula en rejetant lentement la fumée des poumons. Tu vas t'envoler, mon p'tit loup. On va planer.

John tira doucement et toussa en avalant un peu de fumée. Il donna aussitôt le joint à Richard qui riait à gorge déployée.

— Pourquoi tu m'as dit que j'avais pas l'air en forme? demanda John à Freddy.

— Quoi?

— Pourquoi tu m'as dit que j'avais pas l'air en forme ?

— Oh ! arrête tes conneries ! Tu veux bien ? Je me souviens de rien. Et même si je t'ai dit ça, t'en as rien à cirer !

— D'accord, mais je me demande simplement pourquoi tu dis toujours des trucs de ce genre, des trucs qui vous flanquent le blues.

— Arrête tes conneries, John, dit Pétula en versant la Pilsner dans un grand verre.

Elle lui adressa un clin d'œil et il se calma aussitôt. Il avait compris qu'il pourrait passer la nuit dans ses bras.

— Richard a apporté des tomates séchées, t'en veux ?

— Ah, volontiers !

— Et un pastis au sirop d'orgeat pour Richard, dit Richard.

— Un autre pour Freddy, grommela Freddy.

C'est en revenant au salon que Pétula lança l'idée : « Et si on allait à Paris ? »

— Où ça ? susurra Freddy.

— À Paris ? répéta Richard.

— Ha ! Ha ! Ha ! Paris, tour Eiffel, Folies-Bergère !

— Pourquoi on irait à Paris ? demanda Richard qui s'est levé d'un seul mouvement, comme s'il avait été piqué par un scorpion.

— Je sais pas, une idée comme ça, dit Pétula en enfournant un amuse-gueule japonais. J'ai une copine là-bas, non, pas Yasmine, une autre ! Elle s'appelle Lara. Elle fait du théâtre. Elle répète en ce

moment une pièce d'un auteur argentin. Elle m'a dit qu'on pourrait dormir chez elle ou chez une de ses copines.

— Mmmhh! fit Freddy, elle est libre la copine?

— Je sais pas, dit Pétula en inhalant profondément la fumée, c'est pas le plus important.

— Tu connais Freddy, les belles filles de Paris, ça j'aime, ça j'aime!

John avait la tête qui tournait. Il ne supportait pas le shit. Et puis, les propos décousus, les rires sans motifs l'énervaient. Il se crut très intéressant en posant cette question :

— Que feras-tu de Sultan?

— Sultan? dit Pétula en sursautant, je le caserai. Je trouverai une solution.

— Sultan!!! Sultan!!! hurla Freddy, si on le prenait avec nous?

— T'es dingue, tu vois la place qu'il prend! Et toi, Freddy, t'as des vacances?

— Je peux prendre une semaine quand je veux.

— Et toi, Pétula, tu bosses toujours dans ton centre de rééducation?

— Aucun problème de ce côté-là, je m'entends bien avec la cheffe.

*

* *

Le lendemain matin, nous sommes effectivement partis pour Paris, écrivait John en se rappelant cette mémorable escapade. Nous avons

rempli le coffre de la voiture de bières allemandes. Pétula conduisait sa Citroën, toit ouvert. La température était agréable, on était au mois de septembre. On traversait les villes en chantant. On s'arrêtait pour manger dans des restaurants réservés aux conducteurs de poids lourds. Freddy fumait ses Lucky Strike. Richard mâchait des chewing-gums à la menthe et racontait des histoires drôles. On a fait les fous à Paris. J'ai conduit la Citroën à trois heures du matin sur les grands boulevards qui longent la Seine. J'ai éclaté la boîte à vitesses. On a passé plusieurs nuits chez un apprenti-boucher qui avait une curieuse piaule dans la banlieue, genre garage pour pelleteuses. Il nous a prêté de l'argent pour payer la réparation. Je me souviens qu'en rentrant en Suisse nous avons dormi tous les quatre dans la Citroën, au bord d'une route. On entendait passer les motos et les bagnoles. Une fois de plus, on avait passablement bu, surtout Freddy.

Après avoir élevé des chèvres dans le sud de la France, Pétula a ouvert un gîte pour touristes. L'affaire a mal tourné. Elle fait régulièrement, m'a-t-on dit, des séjours en psychiatrie. Quant à Richard, son entreprise de déménagement est florissante. Il possède quatre camions et donne du travail à plusieurs employés. Richard n'est pas milliardaire mais la villa qu'il a fait construire au bord du lac signale aux promeneurs la présence d'un type à l'aise dans ses baskets. Il a épousé une ravissante Ukrainienne. J'ai vu son visage sur une photo. Vraiment jolie ! Je ne sais pas si Freddy vit toujours. Il a brûlé la chandelle par les deux bouts, comme on

dit, fumant ses trente à quarante cigarettes par jour et buvant gin-fizz sur gin-fizz. Ce qui ne l'a pas empêché d'aligner les performances à la banque. Il a subi trois pontages coronariens mais son dernier accident vasculaire lui aurait été fatal, c'est en tout cas ce que j'ai entendu dire.

*
* *

— Et toi, John, qu'es-tu devenu après toutes ces années ? fit une voix grave et flûtée qui résonna longtemps dans la pièce.

— Moi ? Euh... Je ne me plains pas. Au contraire. Je peux dire sans hésiter que j'ai réalisé mon rêve. Après une spécialisation dans le domaine commercial, j'ai trouvé une place dans un centre culturel. On forme une chouette équipe avec trois autres employés. Nous sommes très solidaires. Chacun invente ses propres ficelles, trucs et astuces pour faire avancer les choses. On se parle beaucoup. On trouve des solutions, on fixe les règles du jeu ensemble, on confronte les points de vue car on nourrit la même passion : faire connaître l'art à un public plutôt résistant. Ma collègue Naomi a créé un espace de délibération. Nous nous réunissons plusieurs fois par semaine pour exposer nos idées. Je m'occupe également du courrier que je lis attentivement et auquel je réponds. Je prépare les contrats pour les artistes qui viennent se produire chez nous et pour les plasticiens qui font des performances. Je m'occupe de la compta et des demandes de subventions. Heureusement, une grande

banque nous sponsorise. Quant à ma vie privée, que du bonheur, je vous le dis, que du bonheur! J'ai rencontré à Zurich une femme que j'aime et qui m'aime. Elle m'a donné deux enfants magnifiques. Faudra que je vous montre une photo. L'aîné vient d'obtenir son bac et la cadette va entrer au lycée, elle est également championne de natation. Elle vient de pulvériser le record national du cent mètres. Elle ira aux Jeux olympiques. Nous sommes très contents pour elle. Que voulez-vous de plus?

2. LA LAMPE JAPONAISE

— C'EST juste faux ce que vous dites, monsieur. Un des pires moments, c'est quand je l'ai croisé à la piscine. Devant cette montagne de muscles, ces pectoraux en barres de chocolat, ces cuisses de skieur, me suis trouvé con. Je vous jure. J'ai eu le sentiment d'être une fourmi, un vermisseau. J'étais lamentable avec mon bidon, ma peau blanche. Les filles, elles le regardaient plutôt lui, c'est assez normal. Il est plus appétissant. J'avais peur de sauter dans l'eau. Le mec, il nageait comme une bête, ses bras battaient la surface avec des flap, des flatch de Jeux olympiques. Bulles de champagne, mousse blanche. Personne ne remarquait mon désarroi. N'avais pas besoin de lui adresser la parole. Ses bras, ses épaules étaient une réponse à mes questions. Son corps athlétique disait : J'ai raison, mes idées sont les meilleures, n'allez pas croire un millième de ces billevesées de tapette. Ce corps athlétique, il lui suffisait d'être

là, campé sur une pelouse, une dalle en béton, pour dominer le reste du monde.

Quand il a emménagé dans l'appartement du dessus, je me suis dit qu'il fallait faire sa connaissance. J'aime bien rencontrer les gens, leur poser des questions. J'apprends tout plein de trucs sur les autres, leur boulot, leurs hobbies, j'aime ça, quoi ! Je sais pas pourquoi. Je suis plutôt du genre ouvert. Toutes les femmes avec qui j'ai vécu, je les ai rencontrées dans un bar, une boîte de nuit. J'ai aucun préjugé. Donc le type, avec ses barres de chocolat, son regard de lynx, je vous jure, vous pouvez me croire, je voulais non seulement le rencontrer, mais m'en faire un copain. Il vivait alors avec une jolie fille, souriante, sympa, bien fringuée, je veux dire pas BCBG pour un sou mais genre artiste, plasticienne qui achète ses habits en seconde main. On s'est tout de suite bien entendus. Pas le moindre problème. Elle bossait dans un bureau, elle avait des horaires réguliers. Elle sortait souvent le soir, avec lui ou avec des copines. Lui, j'ai jamais su ce qu'il faisait pour gagner sa vie. J'ai cru comprendre qu'il était mécano, mais on ne parlait pas de ça.

Pourtant, je le voyais bien en salopette ramper sous une bagnole, les mains dans le cambouis. Quand je les invitais chez moi, je leur parlais des choses que j'aimais, des femmes en particulier, du jazz, des vieilles lampes. Bon, c'est vrai, je leur ai avoué que je buvais du whisky, j'aurais pas dû. D'ailleurs, ils en buvaient avec moi. Je leur ai dit que j'étais suivi, que je m'en sortais pas sans mon

psy. Oui, ça me revient, maintenant que je vous cause, j'avais reçu une lampe japonaise, un copain qui habite à Marseille me l'avait offerte, bel objet, très rare, très recherché, eh bien, je les aimais tellement, mes nouveaux amis, que je leur ai donné la lampe. Vous n'allez pas me croire mais, trois mois plus tard, je l'ai vue à l'entrée d'un salon de massage, la belle lampe japonaise que j'avais offerte à mes nouveaux amis, ça m'a flanqué un sacré coup, vous pouvez imaginer la chose, j'ai pas posé de questions, j'ai fait comme si de rien n'était.

C'est quand il a pris une autre femme que son attitude à mon égard a changé. J'ai jamais su pourquoi. Et dire que, avec sa précédente, pas le moindre problème. Allais-je lui demander du sel, elle m'en donnait du très bon, qu'elle avait acheté dans une boutique, que Louis XIV exigeait sur sa table, je peux le dire, c'est écrit sur la boîte qu'elle me prêtait. Toujours avenante, pas de chichi. Rarement excédée quand elle rentrait du travail. Et puis, mignonne, la fille, je vous dis pas. On avait envie de rester avec elle, de discuter, de blaguer. Elle avait toujours quelque chose à raconter. Elle aimait la vie ! C'est aussi simple ! C'est pas donné à tout le monde d'aimer la vie ! Elle a gardé quelque chose de l'enfance. Oui, ça doit être ça ! Quelque chose de l'enfance ! D'ailleurs, je l'ai déjà dit, elle avait plein de copines et de copains. Ce qui n'est pas le cas de la nouvelle. Celle-ci, elle a plutôt l'air grognon. Carrément désagréable. Elle vous envoie sur les roses avec ses airs de comtesse. Jamais le moindre sourire. Quand je la croisais dans l'entrée

de l'immeuble, j'avais l'impression d'avoir commis un délit. Les regards qu'elle me lançait ! Du vitriol !

Je me demande pourquoi ils ont acheté un gros berger allemand, qu'ils allaient promener à n'importe quelle heure de la nuit, qu'ils faisaient aboyer devant ma porte, exprès pour me réveiller, je vous jure ! Ils en ont bientôt acheté un second, de ces bergers allemands. Ils les laissaient aboyer à deux heures du matin, la fenêtre de leur cuisine grande ouverte, imaginez le vacarme que ça faisait dans la cour intérieure. J'étais obligé d'aller marcher dans les rues, tellement je devenais dingue. On se serait cru dans un camp de concentration, où les clebs pourchassent le détenu. Les pires images défilaient dans ma tête. J'avalais des tranquillisants, mais ça ne suffisait pas. J'écrivais des lettres que j'allais déposer devant leur porte. Je les retrouvais le lendemain dans ma boîte, avec la mention « Lettre non ouverte », au gros feutre noir.

Et puis, ce n'est pas tout, si vous avez la patience de m'écouter jusqu'au bout. Avec sa nouvelle nana, il écoutait de la musique à deux temps, très fort, c'était insoutenable. On aurait dit qu'ils dansaient là-haut, qu'ils frappaient le sol avec des talonnettes dures. On aurait dit qu'ils se battaient ou qu'ils pratiquaient une gymnastique quelconque. Ensuite, l'eau coulait dans les tuyaux. C'étaient des douches à n'en plus finir. Quand ce n'était pas la rumba des tropiques, ils faisaient l'amour en cadence folle. Vous connaissez les films porno, les gémissements, les glapissements. C'est rien à côté du bal qu'ils menaient, mes voisins. On aurait dit qu'il la violait, sa déesse mutique. Elle

poussait des rugissements de fauve. S'agissait-il de douleur ou de plaisir? Difficile à démêler. Je me demandais, le corps frissonnant, s'il la... Il l'aurait étranglée que c'était pareil. Le cadre du lit heurtait la paroi avec des accélérations... Oh! rien que d'y penser! J'en pouvais plus d'imaginer tout ça. On m'imposait quelque chose dont je me serais bien passé. C'était pire qu'une dictature de guignols hargneux sadiques. Les interminables gloussements de cette harpie m'empêchaient de retrouver le sommeil.

Je ne comprends toujours pas comment ils pouvaient faire durer la chose jusqu'à trente, quarante minutes, parfois davantage. Ces prouesses, ils les faisaient aussi au salon. Je leur ai proposé d'acheter un sofa à structure molle. Me suis dit que ce serait mieux pour préserver leur intimité. Mais je crois qu'ils n'avaient aucune envie de préserver leur intimité et que plus ils faisaient du bruit, plus ils étaient heureux. Après quoi, musique brésilienne à pleins tubes. Ou bien, dans l'élan, l'enthousiasme, il soulevait des haltères de dix, vingt kilos, qu'il laissait tomber (sans doute en ricanant). Je les ai plusieurs fois appelés, sur le fixe, sur le portable. Ils ne répondaient pas, ni l'un ni l'autre. J'ai écrit des lettres à la régie, informé la police. Les voisins du dessus devaient sentir quand les flics allaient débarquer car, chaque fois qu'ils arrivaient, plus aucun bruit, ni musique à deux temps, ni danse, ni séance de karaté.

Un soir, je regarde tranquillement la télé. Une émission sur les narcotrafiquants, m'en

souviens comme si c'était hier, les règlements de compte à la mitrailleuse, les gosses qui zieutent le cadavre au coin de la rue, l'air à peine surpris. Pour une fois, ils ne font pas de bruit, là-haut. Ouf! Enfin un peu de répit. Je peux tranquillement boire ma bière. Et voilà que, tout à coup, mon salon est illuminé de l'extérieur. Bizarre! me dis-je en posant mon verre sur la table basse, c'est sûrement une voiture dont les phares sont mal réglés. Je m'en fais pas trop, je retourne en Colombie, dans ces quartiers où la police n'ose pas s'aventurer, où règnent les bandes organisées, les parrains balafrés, les beaux gosses à moustache, et voilà que deux nouveaux flashes me font sursauter. C'est peut-être un orage qui se prépare, qui sait? Des éclairs sans tonnerre, c'est plutôt rare mais ça arrive. J'ai à peine le temps de le penser qu'une nouvelle rafale de flashes vient illuminer mes vieilles lampes. Cette fois, ça suffit! Trop, c'est trop! Je me lève. Je veux en avoir le cœur net. C'est pas carnaval ni la Fête nationale, et puis les feux d'artifice, ça change de couleurs, ça dure plus longtemps. Je vais sur le balcon. Le lynx est assis sur le siège arrière d'une grosse cylindrée, énorme machine avec réservoir d'autocar, rétros délirants, pare-boue à étincelles. Elle est stationnée dans le préau de l'école. Il prend des photos de notre immeuble, le caïd du dessus. Je m'appuie sur la barrière métallique, lui demande à quel jeu il joue, notre champion toutes catégories. « Décidément, vous voulez vraiment que je pète un câble, quand c'est pas les clebs ni la rumba... » Deux nouveaux flashes et: « La police saura où t'habites, connard! »

Quand, pour la énième fois, j'ai appelé les forces de l'ordre, on m'a sèchement répondu : « Cessez de harceler votre voisin, si vous continuez à le déranger, vous aurez des ennuis ! Nous lui avons conseillé de porter plainte. Reprenez-vous, monsieur Lacroix ! » J'ai voulu lui expliquer pourquoi j'avais dû, si souvent, utiliser le téléphone, que c'était pour moi le seul moyen d'entrer en contact avec mon voisin, que je craignais ses réactions, qu'il refusait de lire mes lettres, qu'il ne répondait pas à celles de la régie. « Mais enfin, monsieur l'agent, ce type m'a injurié, m'a jeté un verre d'eau à la figure, a menacé de me casser la gueule. J'ai la trouille quand je sors de chez moi. J'ai la trouille quand je rentre chez moi. C'est pas pour dire, mais j'ose plus aller au cinéma. Rejoindre mon domicile de nuit me fout les jetons. Vous trouvez ça normal comme vie dans un pays qu'on dit sans histoires. Je sais pas, mais c'est aussi votre boulot de protéger les citoyens. On ne vit pas dans la jungle. » Quand j'ai reçu la convocation du juge, j'ai perdu les pédales. J'ai appelé mon avocat qui m'a dit : « Ne vous en faites pas, monsieur Lacroix, je saurai vous défendre, je vais me renseigner sur le gaillard et vous, de votre côté, payez-moi un acompte ! »

Au tribunal, le voisin a laissé entendre que j'étais dépressif, que j'avalais des médicaments, que je buvais des alcools forts, il m'a fait passer pour un malade qui a besoin d'un psy pour vivre, un parano qui traverse le miroir en se rasant, qui ne supporte pas le moindre bruit, un aigri qui organise son propre massacre. « D'ailleurs, ce n'est pas pour rien,

monsieur le président, qu'il vit tout seul au milieu de ses vieilles lampes et de ses photos jaunies, quelle femme accepterait de passer la nuit avec un cinglé pareil, qui cherche noise à tout le monde, qui ne se sent exister que dans les embrouilles, qui cherche les coups pour justifier son statut de victime. » Il a également utilisé une image qui m'a fait réfléchir : « Il donne des verges pour se faire battre. » Je me suis demandé où ce type, apparemment fruste, avait appris à parler ainsi. On aurait dit un universitaire, ce que je n'avais jamais remarqué avant ce jour-là. Non seulement il s'exprimait correctement mais, en plus, il prenait des notes dans un gros cahier à spirales. Il m'avait devancé pour m'empêcher d'agir. Mais il savait très bien que je ne lâcherais pas le morceau. Il agissait exactement comme les greffiers qui notent scrupuleusement les propos tenus à l'audience.

Lorsqu'on m'a donné la parole, j'ai bafouillé alors que, d'habitude, je trouve mes mots sans trop de difficultés. J'ai repris mon souffle. J'ai fixé le président et les juges, j'avais envie qu'ils comprennent mon désarroi, qu'ils me viennent en aide. J'avais l'impression de me noyer, qu'ils étaient les seuls à pouvoir me lancer une bouée. J'ai essayé d'aligner des arguments pour me défendre, mais un second témoin fut appelé à la barre. Elle a décliné son identité, puis répondu aux questions concernant les innombrables appels téléphoniques de monsieur Lacroix, Clément, né à Genève le six mai mille neuf cent soixante-huit. Elle a affirmé sous serment que non seulement le voisin du dessous appelait sans cesse sur le portable et sur le fixe, mais

qu'il sonnait souvent à la porte et qu'un soir il s'était présenté avec une paire de pantoufles à semelle molle qu'il voulait offrir à mon compagnon. Elle a conclu en disant que, certes, l'immeuble était mal insonorisé, mais que ce n'était pas une raison pour laisser les fous en liberté, que leur place était à l'asile.

Vous savez, mon père est parti lorsque je suis né. Il n'a jamais voulu me voir. Impossible de ne pas vous en parler. Il aurait au moins pu me téléphoner une fois de Fortaleza ou de Rio. J'aurais pu l'imaginer avec ses mamelles et son ventre flasque, un verre de rhum à la main, une copine allongée sur un transat. Il ne m'aura jamais pris dans ses bras ou tenu la main. Il ne m'aura jamais raconté des histoires, il ne m'aura jamais offert une boule de glace sur une terrasse, vous vous rendez compte ? Si je l'avais retrouvé au Brésil, je l'aurais longuement regardé : ses bras, ses lèvres, ses yeux, son nez. Quand je pense à lui, je me sens mal, je plaque mon front contre la vitre qui donne sur le balcon, je fixe la cour de l'école, je me demande si ses cheveux sont bruns, gris ou blancs, s'il les fait teindre dans une échoppe ou un grand salon du centre-ville, si sa chérie lui offre ses hanches et son sexe dans un deux-pièces ou une villa.

Ce doit être un vieil homme fatigué, encore que, s'il ne boit pas trop... Crasse sénile sur les tempes, plaques brunes qui gagnent du terrain sur le dos... Les os de son crâne apparaissent, les tendons du cou tirent la peau. Ma mère m'a dit qu'il adorait les timbres. Les grosses lunettes qu'il

mettait pour lire le journal, il les met certainement pour ranger sa collection. Avec une pincette en métal, il les sort d'une enveloppe pour les glisser derrière la bande transparente de l'album. Le front contre la vitre qui donne sur le balcon, je le vois ajuster ses grosses lunettes à double foyer sur son nez, je le vois saisir la pincette, écarter les genoux, retenir son souffle, se mordre les lèvres, sourire, plisser les yeux, vaporiser un produit spécial sur les timbres rares...

Dans son bureau aux meubles luxueux, j'ai pris dans les miennes les mains de mon avocat. J'avais besoin de leur chaleur. À un moment donné, j'ai voulu les porter à mes lèvres. Je lui ai dit que les médicaments ne suffisaient plus, que mon cœur s'emballait, qu'il battait irrégulièrement. Je serrais ses longs doigts aux ongles bien taillés, peau douce qui sentait bon. Je pleurais. Je lui ai dit que je craignais de croiser mon voisin dans le couloir ou dans la rue. Je lui ai raconté qu'en sortant du tribunal je m'étais arrêté devant la vitrine d'un armurier, que j'avais longuement examiné la crosse d'un Smith & Wesson, celui qu'utilisent les soldats de l'US Air Force. Cette crosse me fascinait. Je la voyais grandir puis diminuer, s'approcher de mes yeux puis s'en éloigner dans un nuage de paillettes, s'élargir puis s'allonger. Elle prenait des formes inimaginables, changeait de couleur. Me suis demandé si elle était en bois ou en plastique. Les mains chaudes de mon avocat continuaient de serrer les miennes. Son visage était parcouru d'un tic inhabituel, comme s'il avait été surpris par une

explosion et que, depuis, ce spasme ne l'avait plus quitté. Aurait-il pitié de moi, l'homme de loi? Mais que peut-il faire pour moi?

C'est avec le Smith & Wesson au fond de la poche de mon manteau que je me suis présenté chez le voisin du dessus. J'ai pesé plusieurs fois sur le bouton de la sonnette. Il a finalement ouvert la porte. Il était pieds nus, la veste de son pyjama ouverte sur les tablettes de chocolat. Je me suis, une fois de plus, senti écrasé par cette présence en caleçon de coton extra-fin qui mettait en valeur la musculature de ses cuisses. Je me sentais lamentable avec mes jambes allumettes. Ses genoux, son front, ses mains étaient ceux d'un tyran qui exige de ses sujets une soumission absolue, une stricte observation de la seule loi édictée: LA SIENNE!!! J'ai appuyé trois fois sur la détente.

— Rien à ajouter?

— Non, rien à ajouter.

— Emmenez-le! ordonna l'inspecteur en chargeant son imprimante.

J'aurais pu en dire davantage, car j'éprouvais une réelle sympathie pour cet homme en chemise de cow-boy. Il a levé sur moi un regard irrité. Il allait lancer l'impression au moment où la porte s'est refermée.